

PROLOGUE

Le trajet entre le funérarium et la maison se déroule en silence. À côté de Sean, Avril, sa fille, regarde par la vitre d'un air absent. Après avoir pleuré pendant toute la durée de la messe, ils se sentent anéantis. Chacun pense qu'il devrait dire quelque chose à l'autre pour le réconforter, mais aucune des formules utilisées d'habitude pour rompre le silence ne semble appropriée – par exemple, à quoi bon se demander si ça va alors que, de toute évidence, ça ne va pas ? Ils préfèrent se murer dans le silence, de peur de provoquer une nouvelle crise de larmes en prenant la parole, au moins jusqu'à la fin du trajet.

En arrivant à la maison, c'est Maggie, la fidèle amie de la famille, qui ouvre la porte. Elle serre l'épaule de Sean et enlace Avril sans dire un mot. Quoique un peu raide, la jeune femme se laisse faire en luttant pour ne pas s'effondrer à nouveau.

— On a installé le buffet dans le salon, annonce Maggie. Perry est en train de servir à boire dans la cuisine.

Sean hoche la tête.

— Merci, Mags. C'est gentil de t'occuper de tout ça.

Tandis que Maggie s'éloigne, Sean ôte son pardessus et l'accroche à une patère dans l'entrée. Il hésite entre le salon, d'où lui parviennent des rires incongrus, et la

cuisine, où boire un verre d'alcool se ferait au prix d'une conversation avec son frère.

— Papa, murmure Avril en lui serrant légèrement le bras. Tu bloques le passage. Et si on allait boire un verre...

— Oui, désolé, marmonne Sean avant de rejoindre la cuisine d'un pas réticent.

— Salut, frangin, lance Perry en le voyant arriver. Tu tiens le coup, ça va ?

— Oui, ça va. Tu peux m'en servir un, s'il te plaît ?

Perry baisse les yeux sur la bouteille de Bombay Sapphire qu'il tient à la main.

— Un gin tonic ?

Sean hoche la tête.

— Avec plein de gin.

— Ça marche, déclare Perry en dévissant le bouchon.

— Moi aussi, oncle Perry, dit Avril. Si ça ne te dérange pas...

— Pas de problème, je les prépare à la chaîne.

Visiblement désireux de ne pas laisser le silence s'installer, il ajoute en s'occupant des cocktails :

— C'était une belle messe.

Vraiment ? pense Sean. *Il faut vraiment en passer par là ?*

— Oui, c'est vrai.

Une main se pose sur son bras. Craignant de gêner encore, il murmure quelques mots d'excuse avant de se rendre compte que Maggie est là, près de lui.

— Comment ça va ? demande-t-elle avec douceur. Je veux dire, vu les circonstances. Tu tiens bon ?

Sean prend une longue inspiration.

— Ça va comme ça peut aller, *vu les circonstances*. J'ai juste besoin d'un remontant, mais Perry s'en occupe.

Au moment où il prononce ces mots, Perry lui tend son verre. Les glaçons tintent et Sean revoit soudain un autre verre de gin tonic entre les mains délicates de sa femme, baignée par l'éclatante lumière du soleil grec. Il secoue la tête pour chasser ce souvenir tout en songeant qu'il va falloir s'y préparer, car des centaines d'images comme celle-ci ressurgiront forcément...

— Comment va maman ? demande-t-il. Tu es allé la voir récemment ?

Son frère hausse les épaules.

— J'y vais presque tous les week-ends. Il n'y a pas de gros changement. Elle est à côté de la plaque la plupart du temps.

— OK.

— Mais ça lui ferait plaisir de te voir.

Sean réprime un rire amer. Sa mère n'a jamais manifesté beaucoup l'envie de le voir et Alzheimer n'aura pas arrangé les choses.

Un verre à la main, le père et la fille se dirigent vers le salon où les amis de la famille échangent quelques anecdotes amusantes sur Catherine.

Avril se laisse aller contre son père et pose la tête sur son épaule.

— Je ne suis pas sûre d'y arriver, papa, confie-t-elle à mi-voix.

— À quoi donc ?

— Écouter tous les « *Et tu te souviens de la fois où... ?* » Ça me donne envie de taper sur quelqu'un.

Sean esquisse un pâle sourire avant de glisser un bras sur l'épaule de sa fille.

— Tu n'es obligée de rien, tu sais. Va faire un tour avec ton amoureux. Ou va te coucher si tu préfères. Fais comme

tu veux, OK ? Ils ne vont pas tarder à partir de toute façon, et on pourra être malheureux comme les pierres rien que tous les deux. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Ça me branche bien, ironise Avril. OK, c'est parti, ajoute-t-elle en se redressant.

Tel un soldat partant au front, elle s'avance vers le petit groupe.

— Bonjour, comment allez-vous ?

— Oh, bonjour ! s'exclame une amie de sa mère. J'étais juste en train de raconter que les hortensias de ta mère étaient toujours un peu *dépités*.

À 16 heures, il n'y a plus personne.

Sean enlève sa cravate et s'écroule sur le canapé. Il a éclusé quatre gin tonics mais l'ivresse, hélas, ne lui apporte pas le réconfort espéré.

— Je suis contente que ça soit terminé, soupire Avril en s'asseyant dans le fauteuil en face de lui.

— Moi aussi.

Avril prend un sandwich dans l'assiette qu'elle a posée sur ses genoux.

— Tu as mangé quelque chose ? demande-t-elle à son père. Il reste plein de trucs à grignoter. Mags a préparé de quoi nourrir un régiment.

— J'ai pas faim, merci. Tu m'as dit que tu comptais rester combien de temps ?

Sean se demande s'il serait plus facile de rester seul avec sa douleur ou si, au contraire, il serait insupportable de se retrouver dans une maison vide. En réalité, il est tellement épuisé, tellement mort à l'intérieur, que les deux options le laissent indifférent.

— Jusqu'à demain après-midi, répond Avril. Si ça ne te dérange pas, bien sûr.

— Pas du tout, murmure Sean en se tournant vers la rue inondée de soleil.

— On peut regarder un film ou un truc à la télé ?

Sean reporte son attention sur sa fille.

— Un film ?

— C'est juste que... commence Avril d'une voix tremblante tandis que ses yeux s'embuent. Je ne sais pas quoi faire. Ça me ferait penser à autre chose. Enfin, j'espère.

Sean cligne lentement des yeux.

— D'accord. Vas-y. La télécommande est...

Il se trémousse sur le canapé, glisse une main sous sa cuisse et brandit un objet rectangulaire. Ce n'est pas la télécommande mais un iPhone. Un long soupir s'échappe de ses lèvres tandis qu'il observe l'appareil, sourcils froncés, avant de le poser sur la table basse.

— Son téléphone, murmure Avril.

Sean hoche la tête.

— Mon Dieu, soupire sa fille.

— Je ne sais pas trop quoi en faire, avoue Sean.

— Juste, peut-être... Mets-le dans un tiroir, non ?

— Oui, dit Sean. Oui, c'est sans doute ce qu'il faudrait faire...

Après avoir retrouvé la télécommande coincée entre le coussin et l'accoudoir de son fauteuil, Avril allume la télé et commence à faire défiler la liste des films.

— Je peux te poser une question ? demande-t-elle soudain.

— Bien sûr, ma chérie. Ce que tu veux.

— Mais je ne veux pas te faire de la peine.

— C'est bon, je crois que j'ai atteint le niveau maximum. Alors, vas-y : je t'écoute.

— C'est... Tu sais... Le dernier jour. Quand maman a dit qu'on aurait bientôt de ses nouvelles ?

Un faible sourire étire les lèvres de Sean.

— Ah oui. On aurait dit une secrétaire médicale en train de fixer un rendez-vous. Avec toute cette morphine, je crois qu'elle ne savait plus trop ce qu'elle disait.

Avril acquiesce.

— Parce que maman ne...

Elle s'interrompt avant de reprendre d'un ton mal assuré :

— Elle ne croyait en rien de particulier ?

— Tu veux dire : est-ce qu'elle croyait à la vie après la mort ?

Avril hausse les épaules.

— À ça ou à autre chose.

Sean secoue la tête.

— Non, ma puce. Tu sais qu'elle ne croyait à rien de tout ça.

— Oui, c'est bien ce que je pensais.

— Ce qui ne doit pas t'empêcher de croire en ce que tu veux.

— Je sais. Mais je ne crois en rien, moi non plus.

Elle balaie la pièce du regard comme pour tenter de débusquer un signe qu'aurait envoyé sa mère.

— J'aimerais bien, pourtant, reprend-elle au bout de quelques instants. Ce serait tellement rassurant de croire qu'elle... qu'elle vit toujours. Ailleurs.

Sean se mord les lèvres et plisse les yeux pour refouler ses larmes.

— Ici, ma chérie, dit-il finalement en se tapotant le torse. C'est ici qu'elle continue de vivre.

— Oui, murmure Avril en reniflant puis en s'essuyant

les yeux avant de se tourner vers l'écran de télévision. On regarde un film, alors ?

— D'accord, mais pas un truc trop sentimental, OK ?

— Non, non, t'inquiète.

Avril évite soigneusement les comédies dramatiques ou romantiques, mais comme elle n'a pas non plus envie de regarder un film d'action ni un film d'horreur, elle finit par choisir un biopic sur Che Guevara. Mais, l'esprit accaparé par sa mère, elle se retrouve dans l'incapacité de se concentrer sur le film. De son côté, Sean sombre rapidement dans le sommeil. Lorsqu'il ouvre les yeux quelques heures plus tard, la télé est éteinte et la pièce déserte. Il reste immobile quelques instants, à moitié endormi. Alors qu'il se demande où est Catherine, sa mémoire se réveille. Le souffle court, il se redresse brusquement.



Assis à la table de la cuisine, Sean serre dans ses mains une tasse de thé fumant. Son regard se pose sur l'évier qui déborde de vaisselle sale avant de s'arrêter sur la fenêtre donnant sur le jardin.

C'est une journée de printemps ensoleillée et la logique voudrait qu'il aille prendre une douche, qu'il s'habille et sorte prendre l'air. Ça l'aiderait à se sentir un peu mieux. Ou un peu moins mal, c'est selon.

Deux jours seulement se sont écoulés depuis l'enterrement et c'est le premier qu'il passe seul – il est donc libre de faire ce qu'il veut. Il reprend le travail lundi, alors il peut bien passer le week-end affalé sur le canapé, le regard perdu dans le vide, s'il en a envie ; il a le droit de se vautrer dans le chagrin qui lui tord le cœur pendant les prochaines quarante-huit heures si c'est ce qu'il souhaite.

Il observe le rosier qui oscille sous les assauts du vent. La voix de Catherine résonne dans sa tête : « *Il faudra le tailler dès qu'il ne gèlera plus.* »

« Mais je ne sais pas comment tailler un rosier », murmure-t-il comme si sa femme pouvait l'entendre. Une pensée le traverse au même instant : il doit y avoir des milliers de choses qu'il ne sait pas faire, des choses qu'accomplissait Catherine sans même qu'il ne s'en rende compte. Il commence à en dresser une liste mais, prenant conscience que ce n'est qu'une manière de plus de penser à elle, de songer à sa disparition et au vide immense qu'elle laisse derrière elle, il s'interrompt. La douleur est trop vive.

Il n'a pas bougé d'un pouce et la tasse posée sur la table a refroidi depuis un bon moment lorsqu'un coup frappé à la fenêtre du salon le fait sursauter.

Pivotant sur sa chaise, il jette un coup d'œil en direction de la porte voûtée séparant la cuisine du salon. Il aperçoit Maggie qui tente de voir ce qui se passe à l'intérieur, les mains placées de part et d'autre de son visage. Avec un soupir, Sean se lève péniblement et traverse la pièce en direction de l'entrée. Une bourrasque d'air froid s'engouffre dans la maison lorsqu'il ouvre la porte.

— Je ne suis pas encore habillé, déclare-t-il sans préambule.

Maggie examine ses vêtements froissés avant de plonger les yeux dans les siens, à la recherche de... de quoi, au juste ? De quelque chose, n'importe quoi, sans doute. Il la voit constater qu'il n'y a rien. Il la voit remarquer le vide, et le fait même qu'elle s'en aperçoive le rend réel, l'oblige à en prendre lui-même conscience.

— Je t'ai apporté des sushis, annonce-t-elle en levant le sac en papier rose qu'elle tient dans sa main gauche.

Elle serre sous son bras droit une boîte enveloppée de papier kraft.

— Je parie que tu n'as rien mangé et je sais que tu adores les sushis.

Sean s'empare du sac en hochant la tête.

— Merci, Maggie.

— Je suis allée les chercher sur Mill Road, tu connais ? Il paraît que ce sont les meilleurs. Je peux entrer ?

— Euh... Tu y tiens vraiment ? répond Sean avec une grimace embarrassée. Parce que... comme tu le vois, je ne suis pas tout à fait présentable.

— Je ne resterai pas longtemps, insiste Maggie en avançant d'un pas, le forçant à s'écarter. Je veux juste m'assurer que tu vas bien.

— Bien... répète Sean à voix basse.

Il n'est même plus sûr de savoir ce que ce mot signifie. Face au perron désert, il lève les yeux au ciel et soupire une fois de plus avant de tourner les talons pour rejoindre Maggie.

— Je te préviens, Mags, la maison est un vrai foutoir ! lance-t-il en jetant un coup d'œil au plateau en plastique posé au fond du sac à sushis qu'il tient à la main. J'ai juste besoin de tranquillité, pour le moment.

Lorsqu'il retrouve Maggie à la cuisine, elle a déjà retiré son manteau et commencé à remplir le lave-vaisselle.

— ... et puis, tu n'as qu'à laisser la porte de la machine ouverte, dit-elle. Comme ça, tu mettras directement ta vaisselle sale à l'intérieur au lieu de tout empiler dans l'évier. Et une fois qu'elle sera pleine, tu n'auras plus qu'à refermer la porte et appuyer sur le bouton pour lancer le

programme. Tu sais quoi ? Je vais mettre une tablette, comme ça, tout sera prêt. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Je sais comment charger un lave-vaisselle, grommelle Sean. C'est juste que... Enfin, tu sais...

— Écoute, je sais que tu es malheureux. Je n'arrive même pas à imaginer à quel point tu dois souffrir. Mais ce n'est pas en traitant tout par-dessus la jambe que tu remonteras la pente.

— Maggie...

Elle suspend son geste et se redresse, une tasse sale à la main.

— Je sais. Tu veux que je m'en aille. Je suis au courant, ne t'inquiète pas. Je ne suis pas idiot.

Sean hoche lentement la tête.

— C'est vraiment sympa de ta part, mais oui, tu as raison. Je préfère être seul en ce moment.

Une main sur la hanche, Maggie fait la moue.

— On va passer un marché, tous les deux, propose-t-elle en agitant la tasse. Tu prends une douche, tu t'habilles et pendant ce temps, je range un peu.

— Mags, je viens de...

— Je ne serai plus là quand tu redescendras, promis.

Sean acquiesce en avalant sa salive. La gentillesse de Maggie lui donne envie de pleurer, mais il a déjà versé trop de larmes ces derniers jours.

— D'accord. Comme tu voudras.

Il se dirige vers l'escalier et s'arrête au pied des marches pour jeter un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Merci, Maggie, ajoute-t-il d'une voix rauque. Je, euh... J'apprécie vraiment ce que tu fais pour moi, tu sais.

— Je sais, oui, réplique Maggie qui vient d'enfiler les gants en caoutchouc de Catherine. Je sais. Allez, file prendre ta douche. C'est la seule chose que je ne peux

pas faire à ta place et, si tu veux tout savoir, tu ne sens pas la rose.

Lorsque Sean redescend, douché, rasé, vêtu d'un jean et d'un sweat-shirt propres, Maggie a tenu parole et s'est éclipsée.

Dans la cuisine où flotte une odeur d'eau de Javel, les plans de travail sont propres, le lave-vaisselle ronronne doucement et la table, qui disparaissait presque sous un amas de tasses sales, d'emballages vides, de lettres encore cachetées et de câbles d'ordinateur jetés en vrac, a été entièrement débarrassée. Il ne reste plus qu'un mug de thé fumant et le paquet enveloppé de papier kraft que Maggie tenait sous le bras en arrivant. Il trône pile au milieu de la table et, l'espace d'un instant, Sean imagine son amie en train de le poser là avant de le décaler de quelques millimètres, la tête penchée sur le côté, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement centré.

Bien qu'il ignore de quoi il s'agit, Sean remercie silencieusement Maggie de lui avoir apporté un cadeau, mais il n'a ni le courage ni l'énergie de l'ouvrir. Il sait qu'il sera incapable de contrôler ses émotions si son contenu le bouleverse. Il est encore trop fragile pour prendre un tel risque.

La tasse de thé à la main, il examine attentivement le paquet en papier brun, puis il tourne le dos pour gagner le salon où il s'affale de tout son long sur le canapé. En tendant le bras pour attraper la télécommande, il remarque que Maggie a également passé l'aspirateur dans la pièce.

Le visage de Jeremy Kyle apparaît en grand sur l'écran. « Mais comment pouviez-vous *ne pas savoir* que votre amant était votre frère ? demande l'animateur avec

son air narquois et une pointe de sarcasme dans la voix. Allez-y, racontez-nous. »



Le lendemain matin, Sean vient d'entrer dans la cuisine lorsque le téléphone fixe se met à sonner. Il branche la bouilloire, remonte d'un degré le thermostat du radiateur (dehors, il pleut et il fait froid) et attrape le combiné. « Avril – Mobile », affiche l'écran.

— Salut, ma chérie. Je viens à peine de me lever.

— Hmm, moi aussi, répond Avril d'une voix encore pleine de sommeil. En fait, je suis encore au lit.

— C'est dimanche. C'est permis.

— Il paraît que oui. Comment ça va, papa, tu tiens le coup ?

— Eh bien, je suis là. C'est déjà pas mal. Et toi ?

— Pareil. Je n'arrête pas de pleurer mais je crois que c'est plutôt normal.

— Oui, c'est normal.

— Tu veux que je monte te voir ? Je suis libre aujourd'hui. Je peux être chez toi dans une heure si tu veux.

— Non, ce n'est pas la peine, répond Sean. Je... je traîne à la maison, je regarde des conneries à la télé, tu vois le genre.

— C'est tellement dur. J'aurais dû mieux m'y préparer. Parce qu'on savait, non ? Et pourtant... Je n'arrive pas à expliquer, mais j'ai du mal à capter le fait qu'elle n'est plus là, tu vois ?

— C'est un choc, je sais. Mais je crois que c'est normal. On ne perd sa...

La voix de Sean se brise et il doit s'éclaircir la gorge avant de poursuivre :

— Ça n'arrive qu'une fois dans la vie, Dieu merci.

— ...

— Avril ?

Il entend sa fille se moucher à l'autre bout du fil.

— Elle me manque tellement, articule-t-elle finalement d'une voix tremblante. Mais même ça, ça n'a pas de sens. Je veux dire, on se voyait pas tant que ça. J'aurais dû venir plus souvent. J'aurais pas dû me laisser bouffer par le boulot. Mais même si je savais ce qui allait se passer, c'est comme si... j'sais pas... comme si j'y croyais pas vraiment. Je n'arrivais pas à imaginer qu'elle serait...

Avril éclate en sanglots avant de pouvoir terminer sa phrase.

— Ça va aller, ma chérie, murmure Sean en s'efforçant de ne pas craquer à son tour.

— Je n'arrivais pas à imaginer qu'elle ne serait plus là, confesse Avril entre deux hoquets. Ça n'a pas de sens, mais... je pouvais pas imaginer qu'elle serait définitivement partie, je crois. C'est ça, le truc.

— Ah, dans le genre définitif... déclare Sean d'une voix mal assurée.

— Mais je n'y croyais pas. Je regrette tellement de ne pas être venue plus souvent, répète Avril. Je suis nulle.

— Ce n'est pas grave, chérie. Je t'assure. De toute façon, elle n'était pas très bavarde, ces derniers temps. Et elle voulait que tu vives ta vie, aussi. Ça lui faisait tellement plaisir de savoir que tout allait bien pour toi. Elle était fière de toi, tu sais.

— Oui, je sais. C'est juste que... Enfin, tu comprends ?

— Oui, parfaitement. Mais ne culpabilise pas.

— Hmm. À part ça, papa, tu manges un peu ? Tu prends soin de toi ?

— Oui, oui. Il reste encore plein de sandwiches, figure-toi.

Songeant soudain à la boîte de sushis, il balaie la pièce du regard avant de se rappeler qu'il l'a rangée au réfrigérateur.

— Et Maggie m'apporte des petits plats, ajoute-t-il, exagérant à dessein pour rassurer sa fille.

Mais ce n'est peut-être pas faux : il n'est pas impossible que le paquet posé sur la table contienne de quoi manger. Sur une impulsion, il tend la main et promène un doigt le long de la ficelle brune nouée autour de la boîte.

— Oh, c'est sympa. Elle est adorable.

— Et toi, est-ce que tu manges, au moins ?

— J'ai pas trop faim, pour être franche. Mais c'est pas forcément une mauvaise chose. Ça fait un moment que j'essaie de perdre quelques kilos. Alors, on va dire que c'est l'occasion.

— Ne maigris pas trop, quand même. Tu es déjà toute fine.

— Tu parles !

— Ah, c'est vrai que vous, les filles, vous ne vous trouvez jamais assez minces. Mais il faut quand même que tu manges, tu m'entends ?

— Je ne peux avaler que des corn-flakes en ce moment. C'est le seul truc que je tolère. Mais ne t'inquiète pas : il y a plein de fast-foods au bout de la rue. Si mon appétit revient, je n'aurai qu'à descendre.

Pendant que sa fille parle, Sean continue de jouer avec la ficelle du paquet avant de le faire glisser vers lui. C'est moins lourd qu'il ne le pensait. Ce n'est peut-être pas de la nourriture, tout compte fait.

— T'es sûr, tu veux pas que je vienne te voir ? s'enquiert Avril, une fois de plus.

— Oui, je suis sûr. Mange un bout et repose-toi. Tu reprends le travail demain ?

Sans même y penser, il vient de tirer sur le bout de la ficelle, défaisant le nœud qui retenait l’emballage. Les feuilles de papier kraft s’ouvrent doucement, semblables aux pétales d’une fleur.

— Oui, répond Avril. Trois jours... C’est tout ce qu’on t’accorde pour... ce genre de chose. J’aurais pu poser des congés, mais je crois que je préfère retourner bosser. Ça te choque, que je dise ça ?

— Pas du tout. J’ai pensé la même chose, si tu veux tout savoir. Même si j’ai quelques doutes en voyant lundi arriver. Je verrai comment je me sens demain. Personne ne m’en voudra si je ne reviens pas tout de suite. Ils s’en fichent un peu, je crois.

— Tu es sûr que ça va, papa ?

— Oui, oui, ça va, assure Sean en songeant que ces deux petits mots tellement galvaudés décrivent bien mal ce qu’il ressent. Et puis comme je te l’ai dit tout à l’heure, Mags m’a livré des sushis.

— Tu ne peux pas vivre que de sushis, papa.

— Et d’autres choses, aussi. Elle m’a laissé une grosse boîte pleine de trucs. Te fais pas de souci pour moi, d’accord ?

— Bon, d’accord... En fait, je crois que je vais dormir encore un peu. C’est ce qu’il y a de mieux à faire, en ce moment. Je dors tout le temps. C’est le moment où je me réveille qui est affreux.

— Quand tout d’un coup, tu te rappelles ?

— Exactement. Il y a cette minuscule fenêtre de quelques secondes, tu sais... Et tout de suite après, *bim*, la réalité t’assomme.

— Je connais. C’est affreux

— J'ai rendez-vous avec quelqu'un demain, d'ailleurs. Une psy que mon amie Sinead est allée voir quand son frère est mort. Elle m'a dit qu'elle était bien, alors je me suis dit pourquoi pas... Je veux dire, ça ne peut pas me faire de mal, de toute façon.

— Non, c'est très bien. Si tu en ressens le besoin, fais-le.

— T'as pensé à voir quelqu'un, toi ?

— Oh, moi... tu sais... c'est pas vraiment mon genre. Et puis, je m'en sors pas trop mal je crois, vu les circonstances. Mais tu me diras comment ça s'est passé, d'accord ?

À l'autre bout de la ligne, Avril bâille bruyamment avant de répondre :

— D'ac, d'ac.

— Allez, rendors-toi vite.

— OK, à plus, Grand Papa.

— À plus, Petite Fille.

Après avoir raccroché, Sean se dirige vers le réfrigérateur et sort une bouteille de lait qu'il renifle avec circonspection. Il la pose sur la table avec un paquet de muesli, un bol et une petite cuillère piochée dans le lave-vaisselle.

Il a perdu l'appétit depuis que Catherine est morte, mais il faut bien qu'il mange quelque chose. Avec des gestes mécaniques, il verse un peu de céréales dans le bol, ajoute du lait, porte une cuillerée à ses lèvres et mâche sans plaisir, se forçant à avaler. Il repousse le bol avec une grimace de dégoût. Non. C'est encore trop tôt.

Il tire vers lui le paquet de Maggie, écarte les feuilles de papier kraft et découvre une boîte à chaussures bleu ciel. En posant les yeux sur le couvercle, il retient son souffle.

Sur le dessus de la boîte, quelqu'un a écrit : *Nous, depuis le début*. L'écriture ressemble à celle de Catherine mais il n'en est pas sûr à cent pour cent : les quatre mots ont été tracés en lettres capitales au feutre épais, ce qui brouille un peu les pistes.

Plongé dans ses pensées, il suit d'un doigt le contour des lettres puis soulève le couvercle en se mordillant la lèvre. À l'intérieur de la boîte se trouvent un petit paquet et une liasse d'enveloppes blanches soigneusement rangées dans le sens de la longueur, comme des fiches.

D'une main tremblante, il en soulève une, l'inspecte attentivement, puis en sort une autre et s'aperçoit alors qu'elles sont numérotées et classées dans l'ordre. Chaque enveloppe semble contenir un objet de la taille d'une boîte d'allumettes.

Il fait pivoter la boîte à chaussures pour voir les numéros dans le bon sens et tire sur la première enveloppe portant l'inscription : *Semaine Deux*. Il se met alors en quête de la *Semaine Une*, puis finit par soulever le petit paquet calé au fond de la boîte. Sur le papier d'emballage, il lit : *Commence par là. Ouvre-moi d'abord*.

Cette fois, les consignes ont été notées au stylo-bille et il reconnaît clairement l'écriture emberlificotée de Catherine.

Il ouvre le paquet avec une lenteur délibérée, pour découvrir un dictaphone et un Polaroid. « Nom de Dieu... », murmure-t-il.

S'emparant du dictaphone, il s'apprête à poser un doigt sur le bouton lecture avant de reposer brusquement l'appareil pour s'attarder sur la photo.